

ne peut venir à bout celui qui tâche d'imiter la vertu favorite du Sauveur. L'évangile nous dit qu'il pleura une fois, et en même temps il s'armait d'un fouet pour chasser les profanateurs de son temple. J'ai pleuré chaque fois que j'ai dû sévir contre mes chers enfants coupables et mes larmes plus encore que mes paroles leur disaient assez tout ce qu'il m'en coûtait.

Ce jour-là même, après avoir entendu les confessions et terminé plusieurs autres affaires qui m'avaient retenu jusqu'à minuit, je me disposais à fermer la chapelle pour aller prendre quelques repos, lorsque tout à coup j'aperçois, à la faveur d'un beau clair de lune, quelqu'un agenouillé au près de la chapelle, je m'approche et reconnais, à ma grande surprise, un jeune infidèle réputé pour très mauvais sujet, et qui n'avait jamais paru à mes instructions, lui ayant demandé ce qu'il souhaitait à une heure aussi avancée. Je veux me repentir, mon père, me répondit-il ju-qu'ici j'ai été bien libertin, mais j'ai appris que tu en avais châtie ce matin queques uns pour qu'ils ne fussent pas châtiés par le Grand-Esprit après leur mort. Tu me diras la pénitence qu'il faudra que je fasse, mais toujours je ne veux pas me coucher sans me confesser. J'eus beau lui dire que je ne pouvais pas lui pardonner ses péchés n'étant pas baptisé, il voulut se confesser, et depuis il est venu régulièrement aux instructions et pourra entrer je l'espère le printemps prochain dans le sein de l'Eglise.

Le nouveau guide que je pris à Témiskaming était chrétien père de six enfants également chrétiens, mais sa femme était encore infidèle. Bien qu'il fut très joyeux de voyager avec la *robe noire* il exigea cependant une condition qui fait honneur à sa foi. "Mon père, me dit-il, grande a été ma joie quand tu m'as demandé pour te conduire, mais il est encore une chose qui me ferait plus de plaisir si tu voulais me l'accorder, écoute : tu sais que ma femme n'est point encore baptisée, elle en gémît, étant au milieu d'une famille toute chrétienne. Cependant comme elle est timide et bégue, elle ne te répondra jamais bien dans la sainte cabane quoiqu'elle soit aussi instruite que les autres, car j'ai eu soin de lui apprendre ses prières. Quand elle a appris que j'embarquerais avec toi, elle m'a dit de te demander si tu voulais lui permettre de nous suivre durant quelques jours. Etant seule elle sera moins timide, tu l'instruiras et peut être que tu pourras la baptiser aussi. Je n'avais garde de repousser une demande si sage et si conforme à mon but, aussi, par une réponse affirmative, je mis toute cette intéressante famille au comble de la joie. Au dessus du lac de Témiskaming se trouve une série de portages longs et mauvais, pour la plupart, on met ordinairement de deux à trois journées pour les franchir. Tandis que mes hommes portaient canot et bagage, je disposais cette bonne catéchumène au baptême et trois de ses enfants à la première communion. Elle nous suivit encore durant deux jours. Elle eut bien désiré ne pas nous quitter, mais trois de ses enfants tout petits ne le lui permettant pas, elle promit de venir nous attendre à notre retour du grand lac sur le chemin d'Abihibi : je lui assignai l'époque où je comptais m'y rendre, mais le mauvais temps, et le grand nombre de sauvages que j'avais rencontrés m'ayant retardé de trois jours, elle vint que nous avions passé outre, et s'imaginant aller à notre poursuite, elle s'embarqua avec ses six enfants, s'égara et fut trois jours à parcourir des lacs inconnus. Heureusement que lorsque nous fumes arrivés nous mêmes dans ces parages, nous tirâmes, quelques coups de fusil, elle les entendit et vint nous rejoindre épuisée de faim et de fatigue mais toujours animée d'un grand désir pour le baptême. Je ne voulus pas lui faire attendre plus longtemps ce bonheur, deux jours après elle fut régénérée. Nous venions à peine de faire cette heureuse rencontre que mon guide nous égara nous mêmes, et ce fut qu'après bien des détours que nous retrouvâmes la route. A ce petit contour vint se joindre une pluie continuelle qui nous empêchait de marcher. J'étais d'autant plus contrarié que j'avais hâte d'arriver à Abihibi. Je savais qu'un grand nombre de familles m'y attendaient depuis longtemps. J'avais voulu donner aux ouvriers le temps d'achever la chapelle, mais il était à craindre qu'un plus long retard n'obligeât les chrétiens à se disperser. En effet à quelque distance du poste je rencontrai un bon nombre de sauvages qui, lassés de m'attendre, et mourant de faim, se répandaient déjà dans les bois environnants pour tendre leurs filets. Où allez-vous donc mes enfants, leur demandai-je ? Nous t'avons attendu bien longtemps mon père, me répondirent ils, voyant que nos petites provisions étaient épuisées que nous ne prenions plus de poissons, nous sommes partis, nous avons pensé qu'en venant de ce côté ci nous pourrions te voir. Aussitôt plusieurs se mirent à me suivre et les autres promirent de venir dès qu'ils auraient pris quelques poissons. Cependant il restait encore au fort un bon nombre de sauvages. Dès qu'ils aperçurent notre pavillon, pleins de joie ils s'empressèrent les uns de redresser leurs cabanes qu'ils avaient abattues pour le départ, les autres de tirer quelques coups de fusil pour avertir ceux qui étaient partis. Il y en eut plusieurs qui s'embarquèrent aussitôt et firent jusqu'à quatre journées de marche pour annoncer au loin que la *robe noire* était enfin arrivé. Je me mis aussitôt à l'ouvrage, j'avais cette fois un abri. J'y fis 14 jours de mission et durant les dix derniers jours, la chapelle fut constamment pleine de monde. Ils n'étaient pas moins joyeux que le missionnaire de voir qu'enfin ils avaient aussi une *sainte cabane de la prière*. Tout le temps que le P. Clément y demeura pour la faire construire ils prirent patience et bien qu'il ne sut pas la langue il fit quelques baptêmes, les assembla le soir et le matin au pied de la croix pour y faire la prière et chanter des cantiques. On peut dire que c'est le chant qui est le mobile et le nerf de la mission chez les sauvages. Jour et nuit ils chantent, c'est le chant qui les attire aux instructions et qui leur donne le désir et la persévérance pour apprendre à lire. C'est une chose étonnante

de voir les progrès qu'ils font d'une année à l'autre. Dès qu'ils connaissent l'alphabet ils n'ont plus besoin de maître. J'avais fait imprimer l'hiver dernier 1000 exemplaires d'un petit livre de prières et de cantiques dans lequel se trouve la méthode pour apprendre à lire. J'en ai débité plus de 300 durant cette mission, à des personnes qui ne savaient pas lire, il y a un an. Rien n'est plus édifiant que de voir comme cette petite communauté, dont la plus grande partie est encore infidèle, se vent dans l'Eglise. Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, tous un chapelet ou un livre à la main, ils ne tournent jamais la tête. L'exercice fini pas un femme ne remue de sa place que tous les hommes ne soient sortis. Un seul avertissement à suffi pour établir cet ordre. (C'est au reste ce qui se pratique au lac des Deux-Montagnes.) Ils sont transportés de joie quand je leur dis que les gardiens de la prière (les Evêques) pensent à eux, prient pour eux, que ce sont eux qui leur envoient des robes noires, que les habitants des grands villages de Québec et de Montréal les recommandent à Dieu comme leurs frères, que les prians même qui habitent au delà du grand liquide (la mer) *kitchikami* contribuent de leur argent pour faire bâtir de saintes cabanes, pour acheter nourriture et le canot de la *robe noire*. "Ils sont bien bons les gardiens de la prière, me dit alors un vieillard encore infidèle ils sont bien bons les prians de penser à nous, mais je veux te demander une chose, tu nous as dit que les prians qui sont au delà du grand liquide pensent à nous, est-ce qu'ils savent où nous sommes ? Pourquoi ne le sauraient ils pas ? Il fallait bien que je le susse, moi, puis que je suis venu vous trouver. Est ce que tu as aussi traversé le grand liquide, oui mes enfants, je l'ai traversé pour vous, je souffrirai peut être n'importe je vais aller enseigner aux vrais hommes, *anichinabek* (c'est de ce nom aussi ridicule que fastueux que s'enorgueillissent ces pauvres enfans de la nature dégradée) la sainte prière du Grand-Esprit. C'était ainsi que je pensais en quittant ma terre, et en embrassant ma mère, et ma mère pleurait. A ce mot de mère plusieurs voix s'écrièrent à la fois ! quoi ! tu as une mère, elle est vivante, elle habite au delà du grand liquide, elle pleure et tu l'as quittée ! tu ne l'aimes pas ! Mes chers, tout ce que je pourrais vous dire ne serait pas capable de vous faire comprendre l'amour que j'ai pour ma mère, je l'aime plus que moi même, mais j'aime encore davantage vos âmes, puis saisissant mon crucifix, je leur expliquai tout ce que leur âme avait coûté au fils de Dieu. Je ne verrai plus ma mère sur la terre leur dis-je encore, mais je la verrai dans le ciel, et je suis venu ici pour vous y conduire, faites seulement ce que je vous enseigne." Cette conversation que je viens de vous rendre mot à mot Monseigneur et mon père, s'engagea à l'entrée d'une cabane en présence d'un grand nombre de sauvages. J'eus du regret d'abord de l'avoir provoquée, cependant elle produisit un grand effet sur les chrétiens et sur les infidèles. L'idée seule que j'avais quitté ma vieille mère pour eux me rendit plus cher à leurs yeux et comme Dieu, qui connaît les cœurs sait que je ne regrette pas mon sacrifice, je m'en suis servi quelques-fois pour émouvoir certaines âmes endurcies.

Suite et fin au prochain numéro.

Nous extrayons ce qui suit de la correspondance du *Canadien* :

M. l'Editeur,

Seriez-vous assez bon pour ouvrir un instant les colonnes de votre intéressant journal aux Dames et aux Sœurs de Charité, au curé de Laprairie. Un devoir sacré de reconnaissance les oblige de se produire à Québec, et les enhardit à raconter leur histoire.

Les Dames de Laprairie depuis quelques années se sont organisées en société de charité et ont ouvert, comme centre de leurs œuvres, une petite maison de providence et d'extension, elles louèrent au mois de mai dernier une maison plus vaste, et appelèrent de Montréal une colonie des Sœurs de la Charité pour en prendre la direction. Trois mois s'étaient à peine écoulés, que le fléau dévastateur enveloppait dans des tourbillons de flammes la communauté naissante, et menaçait l'œuvre d'une extinction totale. Cependant si la présence des Sœurs de Charité avait été jusqu'alors utiles, elle devenait indispensable dans la circonstance. L'ascendant qu'elles sont appelées à exercer par leurs visites à domicile sur le moral du pauvre et du malade devenait encore plus nécessaire que le dévouement de leur charité ; et l'ordre, avec lequel les distributions de secours ont été immédiatement organisées entre leurs mains, fut une sensible consolation au milieu du désastre et de la consternation publique. Nous nous déterminâmes à garder les bonnes Sœurs à quelques prix que ce fût. Mais comment effacer les traces de l'incendie, qui les a atteintes, et relever surtout pour l'hiver prochain l'asyle commun de la misère générale ? Une maison louée ne doit obtenir de secours qu'à raison de la détresse du propriétaire : et conséquemment notre maison de providence n'a que peu ou pas de droit aux répartitions du comité de secours. Nous comprîmes que pour relever un pareil établissement il fallait l'acheter ; et que la calamité, sous le poids de laquelle nous gémissons, devait à la fin nous donner une communauté stable et convenablement établie.

La haute sagesse de notre comité de secours et la sympathie qu'il avait constamment manifestées pour l'œuvre ne nous permettaient pas de révoquer en doute son généreux concours ; et, certes, nous n'avons pas été déçus dans nos espérances. Mais qu'était-ce que la subvention qu'il pouvait nous allouer en face de tant d'incendies pour relever, pour acquérir, pour alimenter au moins en partie un assez vaste établissement ? Monseigneur l'Evêque voyait dans la société de charité une des œuvres les plus chères à son cœur mais pouvions-nous lui demander autre chose que les épargnements de son